LES
CARACTERES
DE
LA BRUYERE.

TOME PREMIER.

„Les Caracteres" de La Bruyère,
— livre incomparable. "
Bayle. Nouvelles Lettres.
1739 Vol. 2 p. 375.

LES

CARACTERES

DE

THÉOPHRASTE

ET DE

LA BRUYERE,

Avec des Notes par M. COSTE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MICHEL-ÉTIENNE DAVID, rue Saint-Jacques, à la Plume d'Or.

M. DCC. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT

Sur l'Edition publiée à Amſterdam en 1731, *& à Paris en* 1733.

L'OUVRAGE DE LA BRUYERE fut d'abord généralement applaudi, & le temps ne lui a rien fait perdre de cette premiere réputation. La plupart des réflexions dont cet Auteur a rempli ſon livre des *Caracteres de ce ſiecle*, ſont ſi raiſonnables, & exprimées d'un ſtyle ſi vif & ſi précis, que bien des gens qui en ont ſenti toute la beauté, prennent ſouvent plaiſir à les citer en converſation, & à peu près dans les mêmes termes dont il s'eſt ſervi pour les exprimer.

La Bruyere s'eſt ſur-tout attaché à nous peindre les hommes d'après nature; & tous les jours, & par tout pays, à *Londres* comme à *Paris*, en *Hollande* comme en *France*, on découvre des originaux qui juſtifient la juſteſſe & la vérité de ſes *Carac-*

teres. Rien n'eſt plus admirable qu'un tel ſpectacle; & rien, à mon avis, ne pourroit être plus utile, pour qui liroit dans le deſſein de s'inſtruire, & de ſe corriger.

Quoi qu'il en ſoit de cette derniere réflexion, que j'ai peut-être jettée ici trop légérement, il eſt certain que peu de temps après que cet ouvrage eut été rendu public à Paris, il fut réimprimé dans les pays étrangers : & il ſeroit difficile de compter les différentes éditions qu'on en a faites en Flandre & en Hollande.

Mais ce grand nombre d'éditions, qui font honneur à la Bruyere, a inſenſiblement défiguré pluſieurs endroits de ſon livre. Comme l'auteur, génie original, excelle à peindre ſes penſées vivement & délicatement par des traits naturels & hardis tout enſemble, il eſt preſque impoſſible de deviner l'expreſſion à laquelle l'imprimeur en a ſubſtitué une autre, moins propre, ou plus foible. Avec un peu d'attention, on voit le défaut

de ſes endroits corrompus, mais on ne ſauroit les corriger.

I. On ne pouvoit rétablir ſûrement la plupart de ces endroits, qu'en conſultant & comparant enſemble quantité d'éditions précédentes. Et c'eſt ce que j'ai fait avec toute l'exactitude qu'on peut apporter dans cette eſpece de travail, naturellement trop vétilleux pour ne pas donner à l'eſprit un certain dégoût, qui de temps en temps doit lui faire perdre néceſſairement un peu de ſon attention.

II. En corrigeant l'exemplaire qui devoit ſervir de copie à l'imprimeur, j'ai eu ſoin de le bien ponctuer. La Bruyere s'étoit fort négligé ſur cet article; & des critiques, peut-être trop délicats, s'en étoient plaints publiquement. Mais dans le fond quelque petit que ſoit ce défaut, il n'étoit pas inutile d'y remédier, s'il eſt vrai qu'il ait empêché certains lecteurs de comprendre aiſément la penſée de l'Auteur.

III. Enfin, vous trouverez dans cette édition, quelques remarques où

l'on juſtifie la traduction de pluſieurs paſſages des Caracteres de *Théophraſte*, qu'on pouvoit ſoupçonner d'avoir été mal rendus. Certains cenſeurs de livres ſe ſont mis dans l'eſprit, que la Bruyere n'avoit traduit Théophraſte que d'après quelque verſion Latine. Je ne ſais ſur quoi ils fondent ce préjugé : car pourquoi un gentilhomme de M. le Prince n'auroit-il pas pu lire & entendre cet auteur en Grec tout auſſi-bien qu'un docteur, qu'un profeſſeur en théologie, en philoſophie, ou en belles-lettres? J'ai lu le livre de Théophraſte; & après l'avoir comparé exactement avec la traduction qu'en a donné la Bruyere, je montre en peu de mots, qu'à l'exception de quelques petites mépriſes qui pourroient échapper aux plus habiles dans la langue Grecque, cette traduction exprime très-fidélement le ſens & les beautés de l'original. Heureuſement dans toute cette critique, je n'ai eu affaire qu'à *Caſaubon* & à *Duport*, deux des plus ſavants & des plus judicieux com-

mentateurs de Théophraſte, qui ne s'accordent pas toujours enſemble. Si pour défendre la Bruyere, j'euſſe été obligé d'entrer en lice avec des auteurs vivants, je crois que j'aurois évité le combat, parce que je hais à la mort les diſputes littéraires, qui, preſque toujours, ſont accompagnées de débats pleins d'aigreur & de malignité, auxquels le public ne prend aucun intérêt.

——Luctantis acuto ne ſecer ungui,
Diſplicet iſte locus, clamo, & diludia poſco.
Horat. *Ep. l. I. E. XIX.* 16.

D'ailleurs, comme la plupart des nouveaux commentateurs de Théophraſte n'ont guere fait autre choſe que répéter ce que Caſaubon & Duport avoient déja dit, j'ai été diſpenſé fort naturellement d'avoir rien à démêler avec eux.

AVERTISSEMENT

Sur l'Edition de Paris en 1739. *

IL ne me reſte qu'à marquer en peu de mots les avantages de cette édition ſur celle qui fut imprimée à Amſterdam en 1731, & réimprimée à Paris en 1733, page pour page, mais en plus beaux caracteres. Le peu de remarques que j'avois inſérées dans l'édition d'Amſterdam ſur quelques paſſages de la Traduction Françoiſe de *Théophraſte*, & ſur l'ouvrage même de *la Bruyere*, ayant attiré la curioſité de pluſieurs perſonnes à qui les éditions précédentes étoient connues depuis longtemps, je me ſuis fait une affaire d'examiner tout l'ouvrage avec une nouvelle application; & par-là je me

* L'Edition qu'on donne préſentement (en 1749.) a été faite ſur un exemplaire de cette édition de Paris, revue par M. Coſte, où l'on a corrigé un très-grand nombre de fautes qui s'y étoient gliſſées.

ſuis inſenſiblement engagé à retoucher mes Notes ſur Théophraſte, à en faire de nouvelles, qui m'ont paru néceſſaires pour éclaircir cet excellent Auteur, & à critiquer même quatre ou cinq endroits des *Mœurs de ce ſiecle.* Enfin, on verra dans cette édition, que ſur un reproche, très-bien fondé en apparence, qu'on m'a fait de n'avoir imaginé * deux objections contre la Bruyere, que pour avoir le plaiſir de les détruire, & par une vaine affectation de débiter des penſées aſſez communes, dont tout lecteur de la Bruyere auroit pu s'aviſer auſſi-bien que moi, j'ai été forcé d'avouer, malgré la réſolution que j'avois priſe de ne pas paroître entrer en lice avec aucun auteur vivant, que ces deux objections avoient été publiées très-ſérieuſement par un écrivain actuellement en vie, que d'abord j'avois fait ſemblant de les imaginer moi-même, &

* Tome I. Chapitre V. De la Société. Note 1. page 196. dans le même Chapitre, Note 2. page 207.

d'y répondre comme pour prévenir la témérité de quelques-uns de nos jeunes cenſeurs, qui fourmillent aujourd'hui dans la république des lettres, mais qu'en effet j'avois voulu ménager l'écrivain qui s'étoit haſardé de les communiquer au public, & le déſabuſer lui-même, ou tout au moins, ceux qui pourroient être tentés de s'en rapporter à ſon jugement. A Paris, en 1739.

COSTE.

DISCOURS

DISCOURS

SUR

THÉOPHRASTE.

E n'eſtime pas que l'homme ſoit capable de former dans ſon eſprit un projet plus vain & plus chimérique, que de prétendre, en écrivant de quelque art ou de quelque ſcience que ce ſoit, échapper à toute ſorte de critique, & enlever les ſuffrages de tous ſes lecteurs.

Car ſans m'étendre ſur la différence des eſprits des hommes, auſſi prodigieuſe en eux que celle de leurs viſages, qui fait goûter aux uns les choſes de ſpéculation, & aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement : qu'entre ceux qui liſent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonſtration; & ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raiſonnements & des conjectures; je me renferme ſeulement dans cette

ſcience qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, & qui développe leurs caracteres; & j'oſe dire que ſur les ouvrages qui traitent de choſes qui les touchent de ſi près, & où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils ſont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques ſavants ne goûtent que les apophthegmes des anciens, & les exemples tirés des Romains, des Grecs, des Perſes, des Egyptiens; l'hiſtoire du monde préſent leur eſt inſipide; ils ne ſont point touchés des hommes qui les environnent, & avec qui ils vivent, & ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes, au contraire, les gens de la cour, & tous ceux qui n'ont que beaucoup d'eſprit ſans érudition, indifférents pour toutes les choſes qui les ont précédés, ſont avides de celles qui ſe paſſent à leurs yeux, & qui ſont comme ſous leur main: ils les examinent, ils les diſcernent, ils ne perdent pas de vue les perſonnes qui les entourent, ſi charmés des deſcriptions & des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur reſſemblent, & à qui ils ne croient pas reſſembler, que juſques dans la chaire l'on ſe croit obligé ſouvent de ſuſpendre l'Evangile pour les prendre par leur foible, & les ramener à leurs devoirs par des choſes qui ſoient de leur goût & de leur portée.

La cour ou ne connoît pas la ville, ou par le mépris qu'elle a pour elle, néglige d'en relever le ridicule, & n'eſt point frappée des

images qu'il peut fournir ; & ſi au contraire l'on peint la cour, comme c'eſt toujours avec les ménagements qui lui ſont dûs, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir ſa curioſité, & ſe faire une juſte idée d'un pays où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part il eſt naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicateſſe d'un trait de morale qui les peint, qui les déſigne, & où ils ſe reconnoiſſent eux-mêmes ; ils ſe tirent d'embarras, en les condamnant ; & tels n'approuvent la ſatyre, que lorſque commençant à lâcher priſe, & à s'éloigner de leurs perſonnes, elle va mordre quelqu'autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts ſi différents des hommes par un ſeul ouvrage de morale ? Les uns cherchent des définitions, des diviſions, des tables, & de la méthode : ils veulent qu'on leur explique ce que c'eſt que la vertu en général, & cette vertu en particulier ; quelle différence ſe trouve entre la valeur, la force & la magnanimité ; les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre leſquels chaque vertu ſe trouve placée, & duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres, contents que l'on réduiſe les mœurs aux paſſions, & que l'on explique celles-ci par le mouvement du ſang, par celui des fibres & des arteres, quittent un auteur de tout le reſte.

Il s'en trouve d'un troiſieme ordre, qui, perſuadés que toute doctrine des mœurs doit tendre à les réformer, à diſcerner les bonnes d'avec les mauvaiſes, & à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible & de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de ſain & de louable, ſe plaiſent infiniment dans la lecture des livres, qui, ſuppoſant les principes phyſiques & moraux, rebattus par les anciens & les modernes, ſe jettent d'abord dans leur application, aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images des choſes qui leur ſont ſi familieres, & dont néanmoins ils ne s'aviſoient pas de tirer leur inſtruction.

Tel eſt le Traité des *Caracteres des mœurs*, que nous a laiſſé Théophraſte : il l'a puiſé dans les Ethiques & dans les grandes Morales d'Ariſtote, dont il fut le diſciple : les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre, ſont établies ſur les idées & ſur les principes de ce grand Philoſophe, & le fond des caracteres qui y ſont décrits, eſt pris de la même ſource. Il eſt vrai qu'il ſe les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, & par la ſatyre ingénieuſe qu'il en tire contre les vices des Grecs, & ſur-tout des Athéniens.

Ce livre ne peut guere paſſer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Théophraſte avoit entrepris. Le projet de ce Philoſophe, comme vous le remarquerez dans